

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

VI

Fiançailles

(Suite.)

Heureusement un refrain connu annonça aux trois suspects que des amis s'avançaient.

Brin-d'Avoine précédait Guilanek et Roscoff

Le visage du matelot était sombre ; celui de Guilanek respirait une douleur sincère ; le dernier ressentait de la pitié, l'autre s'irritait de son impuissance.

L'abbé Colomban aborda Roscoff.

« La Providence a de mystérieuses voies, dit-il, Hector de Kéroulas vient de rentrer en Bretagne. »

Le quartier-maître se découvrit.

« Je pense que Monsieur le vicomte désire être utile à sa cousine ? »

— C'est mon vœu le plus cher, répondit Hector.

— Il faudra d'abord éviter de nous compromettre, dit Roscoff.

— Je ferai ce que vous voudrez, maître.

— Monsieur le curé, reprit Roscoff, prenez Monsieur le vicomte pour compagnon ; ce soir Mlle de Kéroulas remettra à son noble cousin les papiers qui le concernent. »

Yvonne baissa la tête en signe d'assentiment.

« Descendez de cheval, Monsieur, ajouta Roscoff, la marche dans les genets est moins dangereuse. »

Le vicomte se rendit à l'avis du quartier-maître.

Yvonne tendit en silence la main à Hector.

Elle eût été incapable de se soutenir si Anaïk inquiète des événements de la journée, ne se fût trouvée sur la route, et ne fût accourue à son aide.

Yvonne se jeta dans ses bras et fondit en larmes.

La paysanne s'assit sur le talus, attira vers elle la pauvre enfant brisée et la pressa sur sa poitrine. Ce mouvement plein de tendresse et de respect fut éloquent pour Mlle de Kéroulas. Elle y répondit par une pression lente, et resta un quart d'heure environ appuyée sur l'épaule de la Bretonne.

Quand elle releva la tête, Colomban et Hector avaient disparu.

Quand Yvonne fût entrée dans la cabane, Anaïk ne lui adressa point la parole pour tenter de la consoler. Elle comprenait la grande douleur de l'orpheline, elle éprouvait de l'admiration et de la pitié pour cette héritière d'un grand nom, maintenant orpheline et pauvre.

L'heure du repas sonna : Anaïk insista doucement pour que la jeune fille acceptât un peu de pain et de vin. Yvonne obéit machinalement. Depuis ce moment où à travers un horrible brouillard elle avait vu son père s'agenouiller sous le couperet, ses membres remuaient comme ceux des automates. Elle cessait de penser ; mais de temps en temps elle répétait :

« Mon père ! mon père ! »

C'était tout.

Quand la nuit fût venue, le couplet de Brin-d'Avoine annonça le retour de M. de Kéroulas.

Roscoff sortit, et Anaïk passa dans une pièce voisine.

Yvonne et M. de Kéroulas étaient seuls.

Hector et sa cousine ne s'étaient pas vus depuis de longues années.

M. de Kéroulas se souvenait d'une blonde enfant riieuse et bonne, parcourant les champs et les parterres, cherchant des fleurs dans tous les buissons et des pauvres dans toutes les chaumières. On l'aimait et on la bénissait. Une de ses parentes, religieuse dans un couvent voisin, formait son cœur à la charité ; une sage gouvernante et le chapelain du château l'instruisaient. M. de Kéroulas adorait sa fille, et quoique gâtée, Yvonne n'avait aucun des défauts que contractent vite les enfants sûrs de leur pouvoir. A cette époque, Hector sortait des pages, il jouait volontiers avec Yvonne. Celle-ci aimait son cousin pour ses complaisances et sa belle humeur. Puis il ressemblait aux portraits de tous les jeunes seigneurs de Kéroulas dont la tempe gauche gardait un signe noir distinctif.

La mère d'Hector et le père d'Yvonne échangèrent plus d'une fois des projets dont ils n'entretinrent jamais leurs enfants.

Quand Hector eut pris du service, il resta à Paris.

Il y avait sept ans que la jeune fille n'avait vu son cousin, quand elle se trouva brusquement emportée par lui, au moment où elle s'évanouissait près de l'échafaud de son père.

Yvonne avait la candeur d'un ange.

Hector ne s'était jamais départi d'une sagesse de conduite, et d'une logique d'idées qu'il devait aux principes religieux de sa mère et à la grande estime qu'il faisait de lui-même. Non point que le jeune garde du corps fût enclin à la fatuité, loin de là ; il se prisait haut, et il avait raison. De grande race et de grand cœur il ne voulait mésallier ni sa famille ni son âme. Il ne jugeait point que les folies de jeunesse demeurent sans conséquences : Il croyait au contraire que leur influence est décisive. Il comptait servir loyalement le roi ; puis, quand il se jugerait digne de prendre une compagnie, et que la maturité de sa raison lui permettrait de la rendre heureuse, il dirait à sa mère : — Aide-moi dans mon choix, car si celle que j'épouse doit être ma femme, je veux qu'elle soit aussi ta fille. Avant qu'il eût songé à son bonheur personnel, les événements se précipitèrent. Leur marche fût telle qu'Hector se trouva englouti au sein d'un tourbillon. Il eût l'espérance d'être utile, dépensa sa fortune, risqua cent fois sa vie, échoua dans ses tentatives, recommença avec une persévérance héroïque ; et croyant la cause royaliste perdue à Paris, il venait tenter de soulever une fidèle province dans l'intérêt de la prisonnière du Temple.

Les veilles, les soucis, les fatigues pâlissaient ce front pur de vingt ans ; l'horrible spectacle dont il avait été témoin dans la matinée brisait ses illusions et son courage.

Il se souvenait qu'il était orphelin en présence de cette orpheline. Les blessures de son propre cœur se rouvraient et saignaient ; mais en même temps, il sentait qu'il serait digne du legs fait par le capitaine, et il l'acceptait avec tous ses devoirs.

Mlle de Kéroulas était vêtue de deuil.

Elle tendit la main à son cousin, puis elle lui désigna un siège.

Yvonne tira un sachet de sa poitrine, l'ouvrit, et y prit deux lettres.

Puis détachant de la muraille un crucifix de bois, elle le plaça sur la table entre elle et son cousin.

— J'ignore ce que contient ces papiers, dit-elle ; mon bien-aimé père me les remit pendant sa dernière veille... Je devais lire cette lettre plus tard, si vous succombiez... Je vous retrouve, nous en prendrons connaissance ensemble... voici la vôtre, mon cousin.

Tandis que les jeunes gens portaient d'un mouvement simultané les feuillets à leurs lèvres, ils échangèrent un regard voilé de pleurs.

Yvonne rompit le cachet.

Voici ce qu'elle lut :

CECI EST MON TESTAMENT.

Je mourrai demain, fidèle à mon Dieu, fidèle à mon Roi ; tu es ma dernière préoccupation terrestre, comme tu fus ma plus vive affection. Une grande tranquillité régnerait dans mon âme si je pensais que je te laisse un soutien, un ami, un époux. Celui que mes souhaits appellent près de toi, c'est mon neveu, Hector de Kéroulas ; quand tu liras cette lettre, mon enfant adorée, celui que je supplie de veiller sur toi te sera sans doute réuni ; qu'il ne te quitte point sans que tous deux vous échangiez une solennelle promesse. Je la bénis à l'avance, le ciel la ratifiera. Je vous veux heureux, c'est pourquoi je vous conseille d'attendre pour vous unir que le calme soit rendu à la France, et que le trône et l'autel y soient relevés.

Je vous confonds dans un même embrassement et une bénédiction suprême.

Comte RAOUL DE KÉROULAS.

Quand Yvonne eût achevé la lecture de cette lettre, elle la tendit à son cousin.

Au lieu de rougir, elle devint plus pâle encore.

— « Eh bien ! ma cousine ? demanda Hector en se levant.

La jeune fille cacha son front dans ses mains.

— Triste jour de fiançailles pour nous, amie... dit le jeune homme, mais jour sacré aussi... Au nom de mon père, le